

gnées; mieux vaut le placer au centre des bouquets destinés aux ombrages; ce sable fin est recherché des poules parce que, nous l'avons dit, en plusieurs autres occasions la poule appartient aux animaux pulvérateurs; c'est-à-dire, qu'elle est parmi ceux qui, par besoin ou par instinct, se roulent dans la poussière pour se débarrasser de la vermine qui les tourmente. La charrée ou cendres lessivées est très recherchée des poules pour cet usage.

L'autre sable doit être plus gros, et autant que possible de nature calcaire ou pierreaux chaux (carbonate de chaux). Celui-ci est mangé par les poules.

Il est digne de remarque, qu'une poule mange ordinairement de 1½ à 1¾ dragmes par jour de sable calcaire ou siliceux. La plupart des naturalistes et des auteurs qui ont traité ce sujet, ont été unanimes pour attribuer ce phénomène au besoin qu'aurait l'espèce des gallinacées de manger des cailloux pour faciliter leur digestion; ces cailloux feraient l'office d'organes masticateurs ou triturateurs. Sans nier, d'une manière absolue cette opinion si généralement admise, nous pensons que l'utilité des cailloux considérés comme triturateurs n'est tout au plus que secondaire, et que leur principal usage est de fournir par leur dissolution dans le suc gastrique du troisième estomac ou gésier, des sels de chaux, d'alumine et de silice. Cette opinion résulte de quelques expériences que nous avons tentées à ce sujet. En privant pendant quatre mois quelques poules de toute espèce de cailloux, nous avons remarqué la coquille des œufs beaucoup plus mince, et le blanc albumineux de l'œuf beaucoup plus liquide que dans les œufs des poules qui n'avaient pas subi la même privation. Il n'y avait aucune différence dans le jaune. Ne doit-on pas conclure, de ce fait que la poule ne cherche les cailloux, principalement ceux de carbonate de chaux, que par l'instinct naturel de procurer à son économie les sels indispensables à son existence et à ses œufs les éléments propres à la propagation de son espèce.—MARIOT-DIXEUX

Une observation touchant les végétaux reproducteurs

L'auteur de l'article qui porte ce titre prend pour point de départ un avis qui lui était donné dernièrement, par une personne très-digne de confiance; dans les termes suivants: " Si quelque jour vous aviez à former un bois ou une forêt, défiez-vous des glands qui viennent des arbres de taillis, car vous n'en auriez jamais de beaux chênes. " Admettant ce principe comme incontestable, il en déduit diverses conséquences. " Du moment, dit-il, que les descendants d'un chêne maltraité par les bûcherons, déchiquetés à coups de hache, deviennent de mauvais reproducteurs, il reste évident pour nous que les descendants de toutes nos plantes bisannuelles ou vivaces qui ont eu, elles aussi, à subir de rudes misères, ne sauraient être considérées non plus comme propres à reproduire fidèlement l'espèce ou la variété. Les conséquences découlent toutes seules du parallèle.— Ceci revient à dire que les plantes destinées à porter graine ont besoin de ménagements, et que les sujets provenant d'éclats, par exemple, ne sauraient donner une semence d'aussi bonne qualité que ceux provenant directement de semis. Ainsi donc, prenons toujours nos graines sur des objets de semis, non sur des sujets provenant de déchirures.

" Ce n'est pas tout: un semencéau quelconque ne souffre pas uniquement parce qu'on divise sa souche; il souffre encore quand on supprime ses feuilles, quand on contrarie son mode naturel de végétation. Donc, nous ne devons point effeuiller les plantes appelées à nous approvisionner de semence.— *Journal de la Société impériale et centrale d'agriculture.*

La culture de la betterave nuit-elle à la production du blé? Non

Il importe au plus haut degré de résoudre cette question, dans un mouvement surtout où les fabriques de sucre de betterave se multiplient, et où la cherté des subsistances peut disposer les populations à l'inquiétude et à la défiance.

Notre Société s'est tout récemment réunie dans ce but, et elle a donné son entière approbation à un rapport de M.

GEORGES, qui lui a été communiqué par le Comice de Saint-Quentin (Aisne), et qui est en parfaite conformité avec les préceptes de la science agricole.

En effet, nous sommes tous convaincus ici, que si la production du blé et celle de la viande s'étendent un jour dans toutes les parties de la France et y amènent l'abaissement des denrées alimentaires, c'est à la culture de la betterave et des autres racines qu'on les devra. Cette affirmation est d'autant plus énergique et d'autant plus sincère de ma part, que je n'ai aucun intérêt quelconque engagé dans la fabrication du sucre de betterave.

Il y a lieu d'espérer, sans doute, que la cherté excessive des produits alimentaires ne se prolongera pas. Mais on aurait tort de s'y tromper: ce qu'on a l'habitude d'appeler *la vie à bon marché* est et sera longtemps encore une utopie irréalisable. Les prix se maintiendront, non pas seulement par suite de l'intempérie des saisons, mais par deux autres causes que voici:

1o. Les besoins généraux s'accroissent constamment, tant par l'augmentation continue de la population que par les exigences d'une civilisation plus avancée, qui demande plus de bien-être et consomme davantage.

2o. Le développement de l'agriculture n'est pas en rapport avec celui de ces besoins nouveaux.

Si notre agriculture est aujourd'hui hors d'état de suivre le mouvement de progrès général, c'est que, par suite du phénomène le plus extraordinaire, cette industrie, qui fait vivre tout le monde, est étrangère à tout le monde à peu près, et que personne ne s'y intéresse, bien que chacun en profite.

Pour faire produire plus à la terre, il faut y appliquer plus d'argent et plus d'intelligence pratique; or, le seul moyen d'atteindre ce double but est de répandre, de généraliser l'enseignement agricole.

L'ignorance est partout, du sommet à la base de l'échelle sociale: il faut l'attaquer partout.

Telle sera la mission des professeurs agricoles, nouveaux apôtres d'une nouvelle vérité, qui sortiront de l'École normale d'agriculture, récemment instituée à Beauvais, avec l'appui du gouvernement.

Ils proclameront partout ces deux notions fondamentales: Que la production du sol est en raison du capital d'exploitation, et que, pour récolter du blé, il faut semer de la betterave.— *Le Sud-Est.*

Poules nourries d'insectes et de vers

D'après l'instinct naturel de la poule, il est facile de comprendre son avidité pour les insectes et les vers: elle les préfère au meilleur grain.

Les auteurs qui ont traité de la nourriture des poules n'ont parlé que fort vaguement de l'emploi des insectes et des vers. Olivier de Serres, qui écrivait sous le règne de Henri IV, mentionne les verminières artificielles, mais il ne paraît pas les avoir employées; il dit cependant qu'elles peuvent entretenir grande abondance de volaille, dont elle est grassement nourrie.

Rosier, qui les a employées avec de grands succès, dit seulement que, si on donnait des vers à discrétion aux poules, elles deviendraient trop grasses, ce qui nuirait à la ponte. En tout, le trop devenant nuisible, la crainte de Rosier a peu d'importance. Les agriculteurs actuels savent que, pour entretenir des animaux avec avantage, on doit les rationner suivant le but qu'on se propose.

Sous le règne de Philippe le Bel, un seigneur, ruiné par suite des guerres, fit à un de ses amis, qui lui demandait par quels secrets moyens il était parvenu à remonter sa fortune, une réponse qui est parvenue jusqu'à nous: il lui disait qu'effectivement, étant ruiné et ne possédant plus qu'une petite maison, quelques granges et un jardin clos de murs, il s'était heureusement avisé d'élever des poules et de les nourrir avec le produit des verminières; que cette méthode avantageuse, en lui procurant une nourriture bonne et peu dispendieuse, lui avait donné des bénéfices assez considérables pour réparer ses pertes en peu d'années.